

REVIEW ARTICLE/ ARTICLE DE COMPTE RENDU

À PROPOS DES ÉLÉMENTS LATINS DE L'ALBANAIS*

L'importance du fonds latin dans le vocabulaire albanais est bien connu. Un travail de synthèse comme celui de LANDI, qui se propose en premier lieu de décrire systématiquement l'évolution phonétique des emprunts latins en albanais ainsi que de déterminer l'influence latine sur la morphologie albanaise, pourrait donc être très utile¹. Le livre, dont l'auteur nous dit qu'il est basé sur son cours de linguistique de l'année académique 1987-1988, est divisé en trois chapitres d'étendue très inégale. Le premier chapitre (p. 25-130) contient une discussion détaillée du traitement des voyelles et des consonnes latines en albanais. Il est suivi d'un chapitre plus court (p. 131-156) où sont examinées l'intégration des emprunts latins dans la morphologie albanaise et l'influence, jugée assez importante par l'auteur, que le latin a exercée sur la morphologie nominale et verbale de l'albanais. Dans un dernier chapitre, de trois pages seulement (p. 157-159), intitulé assez improprement «Lessicologia», sont énumérés quelques dérivés et composés latins empruntés (ou supposés tels, cf. ci-dessous) en albanais. Après la bibliographie (p. 161-165) et un index des mots latins (p. 167-172), l'auteur a encore inséré un appendice intitulé «Nuovi elementi latini nella lingua albanese» (p. 173-177), où elle étudie les emprunts latins qui figurent dans un vocabulaire italien-albanais de 1710².

Commençons par quelques observations d'ordre général. Ce qui étonne tout de suite, quand on parcourt le livre, c'est que souvent les

* À propos de: Addolorata LANDI, *Gli elementi latini nella lingua albanese. Corso di lezioni universitarie* (Pubblicazioni dell'Università degli Studi di Salerno. Sezione di studi filologici, letterari e artistici, 14), Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1989, 186 p. — Nous tenons à remercier Pierre SWIGGERS, qui a lu une première version de cet article et à qui nous devons plusieurs observations intéressantes.

¹ La dernière synthèse systématique et détaillée de l'évolution phonétique des éléments latins en albanais ainsi que des éventuels emprunts morphologiques de l'albanais au latin était celle de MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06). Les études de ÇABEJ (1962), HAARMANN (1972) et autres avaient un but différent ou plus restreint.

² Cet appendice semble être identique à l'article au même titre paru dans *Historische Sprachforschung* (LANDI 1989).

mots albanais ne sont pas cités dans la forme qu'ils ont dans la langue littéraire standardisée d'aujourd'hui, mais sous des formes dialectales variées, le plus souvent sans qu'on puisse y déceler un principe³. Ainsi, à côté de la forme standard *këmbë* (p. 48), on trouve *këmbë* (p. 47) et *kambë/kam/kembë* (p. 115) «pied, jambe». Il n'y a aucun système non plus dans la notation des consonnes finales sonores, qui se sont assourcies dans certains dialectes: pourquoi l'auteur note-t-elle par ex. d'une part *qint/qind* «cent» (p. 51), *mënd/-t* «raison, pensée, mémoire» (p. 55), mais d'autre part *shkëmp* et *shkam/shkâmb/shëmbë* [sic] «rocher, roc» (p. 48 resp. p. 142), *mënt/ment* (p. 146)⁴? Un peu plus d'uniformité aurait été souhaitable ici. Certes, on comprend que l'auteur a puisé dans différentes sources, et il est évidemment permis d'utiliser des données dialectales dans un ouvrage comme celui-ci, mais, dans ce cas, le lecteur aurait au moins souhaité des indications sur la provenance des formes citées. Il arrive aussi que l'auteur signale différents traitements phonétiques d'un même son sans donner aucune information sur la distribution dialectale de ces traitements⁵. Et s'il est certainement utile d'indiquer la place de l'accent dans les mots polysyllabiques, on se demande quelle pourrait être la fonction de cette pratique dans les monosyllabes (par ex. *fë* «foi» ou *krýq* «croix»)⁶.

Mais il y a pire: il serait vraiment impossible de donner ici la liste complète des interprétations contestables, voire manifestement erronées, qu'on rencontre à presque chaque page du livre. Nous nous limiterons donc à en relever quelques-unes qui sont aptes à illustrer la méthode de l'auteur.

Examinons d'abord dans le premier chapitre les pages consacrées aux différents traitements du *ã* accentué latin en albanais⁷.

³ Ces formes ont été prises de façon plus ou moins arbitraire dans divers dictionnaires et lexiques dialectaux. Que l'auteur ait consulté divers ouvrages lexicographiques, cela ressort de son affirmation que pour l'indication de l'accentuation «le parole sono state riportate secondo le norme dei diversi dizionari citati nella bibliografia» (p. 8).

⁴ Les formes de la langue littéraire sont *qind*, *shkëmb*, *mend*.

⁵ Ainsi, quand à côté de la conservation de lat. *fl-* en albanais, une évolution lat. *fl-* > *ff-* est mentionnée (p. 103), le lecteur peut présumer qu'il s'agit là d'un développement dialectal, mais rien n'est précisé à ce propos. — Il faut également constater que non seulement les inconséquences (cf. encore, p. 114, guègue *râna* «sable» [forme déterminée] cité à côté de tosque *rërë* [forme indéterminée]), mais aussi les fautes d'impression ne sont pas rares dans les exemples cités (par ex. *kendôj* pour *këndôj* «chanter» (p. 40), *shëgjetë* pour *shëgjetë* «flèche» [p. 58], *dâm* au lieu de *dëm* «dégât, dommage, perte» [par deux fois, p. 94 et 115]).

⁶ Remarquons d'autre part que l'auteur n'est pas conséquente dans l'indication de cet accent et l'omet quelquefois même dans les polysyllabes.

⁷ En principe, nous reprendrons dans notre texte la graphie de l'auteur tant pour les mots albanais (même si elle diffère de l'orthographe officielle) que pour les étymons latins (on observera que l'auteur ne note pas de façon conséquente la longueur vocalique).

- Guègue *mókëñë*, tosque *mókëřë* «meule», qu'on considère d'habitude (depuis THUMB 1909: 16)⁸ comme un des rares emprunts albanais au grec ancien (cf. dor. $\mu\tilde{\alpha}\chi\alpha\nu\acute{\alpha}$), est rattaché à lat. MĀCHĪNA par LANDI, qui interprète le *o* surprenant en albanais comme «un caso di labializzazione spontanea» (p. 27, avec n. 2)⁹; pour cette étymologie latine on peut renvoyer maintenant aux nouveaux arguments de DI GIOVINE (1988: 151-161)¹⁰, qui tente aussi de justifier le fait étonnant que le *k* ne se soit pas palatalisé en *q* devant le *i* suivant¹¹.

- Après avoir longuement rendu compte des autres tentatives d'explication (p. 29-38)¹², l'auteur explique de sa part le *e* des substantifs en *-tet* (< lat. -TĀTE) comme résultant d'une «palatalizzazione di Á > *e* in sillaba libera» (p. 38). Or, si une telle règle de palatalisation spontanée existe, pourquoi l'auteur ne s'en sert pas pour expliquer les cas de *mrékull* «miracle» (< MĪRĀCULU), *rép* «radis» (< RĀPU), *shélk* «saule» (< «SĀLĪCU»¹³, sur cette prétendue forme latine v. ci-dessous n. 52), pour lesquels elle invoque une règle phonétiquement invraisemblable \check{a} > *e* «per influo di -ŭ» (p. 45)? Mais il est clair que la palatalisation spontanée \check{a} > *e* en syllabe ouverte est un mirage, comme le prouvent des mots comme *kunát* «beau-frère» (< COGNĀTU), *shpatull* «épaule» (< SPATULA) et beaucoup d'autres.

- Contrairement à l'opinion généralement admise selon laquelle alb. *mbret* «roi, souverain, monarque» vient de lat. IMPERĀTOR, l'auteur prétend qu'une telle forme n'aurait pu donner que **mbëřdur* en albanais, en vue de *ljëpur/lepur* de lat. LĒPŌRE «lièvre» (p. 41), et finit par en conclure que *mbret* est plutôt «voce mediata dal d[aco]r[omeno] *împărát (parát)*» (p. 44; cf. aussi p. 145). Or, ce raisonnement est incompréhensible: le *-ă-* accentué du latin ne pouvait disparaître en albanais et est en fait représenté dans le mot par *-e-*, quelle que soit l'explication de ce traitement¹⁴; pour la disparition de la syllabe *-or* on peut renvoyer à roum.

⁸ L'auteur ne semble pas connaître cet article. En tout cas, il ne se trouve pas dans la bibliographie.

⁹ L'auteur a peut-être trouvé cette idée chez MEYER (1891 [1982]: 285) (cf. aussi MEYER - MEYER-LÜBKE 1904-06: 1042 n. 2).

¹⁰ Cet article important ne figure pas dans la bibliographie. Sans doute a-t-il paru trop tard pour que l'auteur en ait pu encore prendre connaissance.

¹¹ L'opinion de l'auteur (cf. p. 112), selon laquelle lat. -CH(I)- apparaît comme alb. *-k-*, tandis que -C(I)- a donné *-q-*, est à écarter, puisque la langue populaire latine ne conservait pas les aspirées dans les emprunts grecs (cf. aussi it. *macina* et le verbe roumain *a măcina* «moudre»).

¹² On pourrait y ajouter maintenant l'explication de KLINGENSCHMITT (1992: 103 n. 26; cf. aussi 1993), qui part d'un nominatif **-tatis* (pareillement *qen* «chien» est expliqué par **kanis*).

¹³ À remarquer que la variante *shéłq* (de SĀLĪCE) est considérée bel et bien comme un cas de \check{a} > *e* en syllabe ouverte!

¹⁴ Une explication possible est donnée par KLINGENSCHMITT (1981: 111 avec n. 36 p. 129; 1993), qui pense que lat. tardif **imperato(r)* avait donné **emperátō* en proto-albanais; le mot serait ainsi passé aux thèmes en *-n-* et le *-e-* de *mbret* reposerait sur la généralisation du *-e-* métaphonique des formes avec **-en-* (pl. g. *mbretën*, t. *mbretër* < **emperáten-ëh*).

împărat «empereur»¹⁵. Le cas de *ljepur* «lièvre», invoqué comme parallèle par l'auteur, est tout à fait différent (lat. *lĕpus*, acc. *lĕpōrem* vs *imperātor*, acc. *imperātōrem*; cf. aussi roum. *iepure* «lièvre» en face de *împărat*). En outre, l'évolution phonétique de *mbret* semble exclure un emprunt relativement tardif au roumain. Quant à *perënduar*, *perëndor* «empereur, souverain», discuté p. 42 et 44, il s'agit à notre avis d'un dérivé albanais d'un **perând*, **perënd* (vel sim.), qui continue lat. IMPERANTE et dont *Perëndi* «Dieu»¹⁶ constitue à l'origine un dérivé à valeur abstraite¹⁷ (cf. ÇABEJ 1965: 19-20 [rés. fr. p. 41] avec indications bibliographiques). Le dérivé féminin de **perënd* est *perëndeshë* «déesse, divinité; impératrice, reine» (avec le suffixe productif *-eshë*). L'auteur, cependant, suppose une provenance vénitienne pour ce dernier mot (p. 44); mais cette hypothèse (répétée récemment dans LANDI 1993: 213) ne serait admissible que si une forme comme **imperantessa* était attestée pour l'ancien vénitien, ce qui ne semble pas être le cas.

- Une base latine *DRĀCĪ(S) est donnée comme source de *drëq* «démon, diable» (p. 45, cf. 143 et 145). Ce *DRĀCĪ(S) -IS est expliqué par le phénomène «della parificazione morfologica per cui da un gen. sing. DRĀCIS = DRACĪ per analogia ai maschili dei temi in -o si è formato un nominativo DRACĪS» (p. 45; répété littéralement dans LANDI 1993: 206), étant donné que l'accusatif DRACŌNE¹⁸ ne pourrait pas rendre compte de la palatalisation de *-c-* en *-q*. Mais l'analogie proposée est inadmissible (malgré le renvoi au roumain en n. 101) et il faudra plutôt s'en tenir à l'interprétation traditionnelle, qui part d'un nominatif latin *draco* (cf. roum. *drac* «diable») et estimer que la voyelle métaphonique *-e-* et la consonne palatalisée *-q* trouvent leur origine dans le pluriel (cf. en dernier lieu ÇABEJ 1987: 316-317 [rés. fr. p. 484])¹⁹.

- Les prétendus cas de *a > e* devant *l* ou *l, r + consonne* cités p. 49²⁰ s'expliquent au moins en partie autrement. Pour *gjelbër* «vert» (< GALBINU), *shelqeror* (et ses variantes) «rastrelliera (greppia) alla quale i pastori sospendono gli strumenti che servono alla preparazione dei loro

¹⁵ Il faudrait partir avec KLINGENSCHMITT (voir la note précédente) d'un lat. balkanique **imperato*, dans lequel le *-r* final était tombé. Alb. *kúntër* «parrain», retracé à lat. CŌMPĀTER par l'auteur, qui y voit une preuve de ce que «le forme latine in -ER mantengono inalterata la *-r-* [sic]» (p. 41), peut remonter à l'accusatif CŌMPATRE(M).

¹⁶ Sens plus ancien «seigneur», de «seigneurie, domination».

¹⁷ Toutefois, l'idée de l'auteur que *perëndor* provient de it. du nord anc. *imperator(e)*, *emperadore* (p. 44) ne semble pas exclue. Mais pour expliquer le *-n-*, elle a recours à un croisement avec le participe *imperante*; or, ce croisement — s'il s'était produit sur le sol albanais — ne serait quand même possible que si l'albanais possédait un réflexe de ce participe.

¹⁸ Il est possible que cet accusatif soit continué par *dra(n)gua*, *dra(n)gue* «dragon» (cf. ÇABEJ 1987: 300-301 [rés. fr. p. 481]).

¹⁹ Une autre possibilité est maintenant indiquée par KLINGENSCHMITT (1993): *dreq* pour **drak* de **drakō* (lat. *dracō*) d'après le pluriel *drëqënë* de **drākenĕh* (cf. ci-dessus n. 14 l'explication de *mbret*).

²⁰ Peut-être l'auteur s'est-elle inspirée ici de MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1042): «A wird zu gedecktem *e* vor *l*, da dieses hell ist».

prodotti lattei» (cf. roum *sărciner*, *sălciner*, sans doute d'un dérivé de lat. SARCĪNA)²¹ et probablement *kërshndëllë*, *krishndëllë* «Noël» (< *CHRISTĪ NĀTĀLIA²²), il s'agit de cas de métaphonie (*Umlaut*)²³.

- Quant aux exemples qui sont censés attester une évolution lat. *a* > *e* ou *ë* devant nasales (p. 46-48), il semble s'agir dans certains cas d'une métaphonie (par ex. *kështënje* (*gështënjë*) «châtaigne» de CASTĀNĒA), dans d'autres de la nasalisation bien connue de *a* en *â* (guègue), voyelle nasale qui en tosque a abouti à *ë* (par ex. *këmbë* «pied, jambe» de CAMBA).

Mis à part ce phénomène de nasalisation ainsi que quelques cas dont l'explication reste incertaine, on peut donc, à notre avis, réduire tous les cas de la représentation de *a* accentué par *e* à un seul principe d'explication: la métaphonie causée par un **i* ou **ï* dans la syllabe suivante; ainsi s'expliquent directement e.a. *shëlq*, *shëlq* (< SĀLĪCE), *qëlq* «coupe» (< CĀLICE), *qërë* «teigne, pourriture» (< CĀRĪA [sic], *ëmtë* «tante» (< ĀMĪTA) — tous expliqués autrement par l'auteur — tandis que d'autres mots doivent leur *e* à l'analogie d'autres formes du paradigme où cette métaphonie a eu lieu (principalement le pluriel).

Parmi les nombreuses remarques que l'on pourrait encore faire à propos de la partie du livre consacrée à l'évolution des voyelles latines en albanais, nous ne citerons que les suivantes.

- Après avoir déclaré (et illustré avec des exemples) que lat. *ë* aboutit à alb. *jë* «in sillaba libera» l'auteur donne deux exemples de *ë* > *ë* > *i* «in sillaba libera»: GREGE > *grîgjë* «troupeau» et NEPO(S) > **neip* [sic] > *nip* «petit-fils; neveu» (p. 51)²⁴.

- Comme exemple de l'évolution normale lat. *ē* > alb. *e* LANDI cite CĒPA > *qepë* «oignon» (p. 53). Puis elle ajoute curieusement que lat. *ē* donne *i* «in sillaba libera» avec l'exemple LĒGE > *ligj* «loi, religion»²⁵!

- On ne sait pourquoi l'auteur semble penser que lat. PERSICA, *PET-TIA, RESTE (> alb. *pjëshkë* «pêche», *pjësë* «pièce, partie», *rrjëst* [recte: *rrjesht*; p. 83, 97, 145 et 146 on trouve la forme de la langue littéraire: *rreshit*] «rang; ligne») présupposent une évolution *ē* > *ë* en latin vulgaire (p. 53-54), étant donné que les trois mots latins avaient un *e* bref

²¹ L'auteur reconnaît dans ce mot une évolution -RC- > -l- (p. 114) et n'a donc pas vu qu'il s'agit d'une dissimilation.

²² ÇABEJ (1962: 188) préfère, d'après PEDERSEN, CHRISTĪ NĀTĀLE.

²³ Quant à *nelt* «haut» et *lerg* «loin», là il s'agit effectivement d'une évolution dialectale (les deux formes sont scutariennes d'après MEYER [1891: 297]) de *nalt* et *larg* (cf. BUCHHOLZ - FIEDLER 1987: 36, n° 1.1.5).

²⁴ Selon KLINGENSCHMITT (1993) il s'agit d'une métaphonie *e* > *i* causée respectivement par le **i* d'un nominatif latin tardif **gregis* et par le **ë* de proto-alb. **nëpen-ëh* (> *nipënhë*), pluriel de **nepō* qui ne serait pas un emprunt latin mais un mot hérité. À l'appui de cette dernière hypothèse Pierre SWIGGERS fait remarquer que les formes de la Romania orientale remontent à NEPŌTE(M).

²⁵ Pour ce mot MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1044) pensent à une origine sicilienne ou grecque moderne. Mais il s'agira plutôt d'un cas de métaphonie.

à l'époque classique et présentent donc l'évolution normale $\epsilon > je$ en albanais.

- Bien que l'auteur déclare (en renvoyant à MIHĂESCU) que «La Ī del latino classico confluisce [con] la Ī nella qualità *i* nella maggioranza dei prestiti latini in albanese, in ogni condizione ed in ogni posizione, analogamente al 'sistema arcaico' della Sardegna, Lucania e dell'Africa» (p. 56), cette thèse est contredite même par la plupart des exemples donnés par la suite (cf. e.a. *shëjetë*²⁶ «flèche», *krështë* «crête», *pëshk* «poisson»²⁷, *i shpësh* «épais», *ves* «défaut» de SĂGITTA, CRĪSTA, PISCE²⁸, SPISSU, VĪTĪU). Il ne peut en effet être aucun doute que le *ī* du latin classique est normalement représenté en albanais par *e*²⁹, ce qui signifie que ces emprunts ont eu lieu à une époque où *ī* avait déjà coïncidé avec *ē* dans la variété du latin qui était en contact avec le proto-albanais.

- Alb. *krëshmë* «Carême» ne vient pas du lat. tardif CHRISMA (!), comme on l'apprend p. 57 (cf. aussi p. 103), mais de QUA(D)R(AG)Ē-SIMA, qui est bien représenté dans les langues romanes (cf. fr. *Carême*, esp. *Cuaresma*, it. *quaresima* et roum. *păresimi*).

- L'évolution phonétique de alb. *krushk* «beau-frère» à partir de *CONSÖCRU est mal appréciée: il ne peut être question du rhotacisme de *-n-* (p. 61 n. 9), comme celui-ci ne se produit qu'à l'intervocalique (et uniquement dans le dialecte tosqe). En réalité, il faut partir de lat. vulg. *CÖSÖCRU, d'où avec syncope du *-ō-* *cōscrū (cf. roum. *cuscrū*, qui présente la même évolution de lat. vulg. *o* > *u* que son correspondant albanais³⁰), qui ensuite a subi une métathèse du *-r-* (v. MEYER - MEYER-LÜBKE 1904-06: 1045)³¹.

²⁶ Cette forme, citée d'après MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1045), est une variante de *shëgjetë* et ne constitue donc aucunement un exemple d'une règle «I > Ī > je in posizione».

²⁷ Pour la variante dialectale *pëshk* il faudra admettre avec ÇABEJ (1965: 23, suivant G. MEYER) une influence du pluriel (hypothèse apparemment rejetée par l'auteur [p. 57 n. 13]). Cf. aussi HAMP (1961), qui pense, avec peu de vraisemblance, qu'il pourrait s'agir tout aussi bien d'un mot hérité que d'un emprunt latin.

²⁸ Et non d'un impossible *PISCU comme le pense LANDI, probablement sous l'influence de MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1048), où on lit: «Die Maskulina auf -E sind sämtlich der Analogie derer auf lat. -UM gefolgt, *pešk* z.B. ist *PISCUM für PISCUM [...]». Mais il s'agit plutôt d'une analogie qui ne s'est produite qu'à l'intérieur de l'albanais (cf. le rejet de l'interprétation de MEYER - MEYER-LÜBKE chez ÇABEJ 1965: 25 et 42). KLINGENSCHMITT (1993) pense que lat. *piscis* a été adopté en proto-albanais sous la forme **peškoh*.

²⁹ L'auteur semble d'ailleurs le reconnaître implicitement quand elle pose les règles «Ī > Ē > ē [sic] in posizione» (p. 57) et «Ī > Ē > ē [sic] in sillaba libera» (p. 58).

³⁰ En albanais il pourrait s'agir d'une assimilation à distance de *o* à *-ū* comme l'entend peut-être LANDI (p. 61) quand elle parle de «O = Ū > u per armonizzazione a distanza di *-ū*» (bien qu'il ne soit pas clair auquel des deux *o* elle pense), mais il y a d'autres exemples du traitement *O > u* (v. LANDI p. 63 ainsi que MEYER - MEYER-LÜBKE 1904-06: 1045). Par contre, pour le mot roumain on songe à une influence du dérivé *cuscrenie*, où le *-u-* est régulier en syllabe atone (cf. SALA [1976: 212] avec renvoi à A. GRAUR).

³¹ Curieusement LANDI reconnaît cette métathèse (p. 118), apparemment sans remarquer que cela contredit l'explication qu'elle avait donnée plus haut.

- La diphtongaison conditionnée de *-o-* en *-ua-* (tosque), *-ue-* (guègue) en albanais est un phénomène totalement indépendant de certaines diphtongaisons superficiellement semblables dans les langues romanes avec lesquelles l'auteur fait un rapprochement (p. 61-62); en fait, la diphtongaison albanaise à l'intérieur du mot ne s'est produite que devant liquides et nasales (sauf *nj*) tautosyllabiques.

- À cause du sens, g. *detūr/detýr* «dette; devoir, tâche» ne peut pas venir de DÉBITŌRE [*sic*] «débiteur» (p. 63), d'autant plus que ce mot est en même temps censé donner *detuór/detuár* «débiteur» (p. 65; cf. ci-dessous). Si l'on n'accepte pas l'ancienne explication par un lat. *DĒBITŪRA, il faudra y voir (avec ÇABEJ 1987: 211 [rés. fr. p. 456]) une formation interne de l'albanais, à l'aide du suffixe d'emprunt *-tyrë*, sur la racine de *detorës, detuar* «débiteur».

- Au lieu d'admettre une évolution $\bar{o} > u$ sous l'influence de *-rj-* pour *kuptýrë* (selon LANDI de *CŌŌPERTŪRIA < *CŌŌPERTŌRIA) «couvercle» (p. 63), ne pourrait-on pas penser que ce mot a subi l'influence des substantifs en *-(t)yrë* (< lat. *-(t)ūra*) (cf. DEMIRAJ 1993: 99)³²?

- La théorie de LANDI selon laquelle le \bar{o} du latin serait passé par un stade intermédiaire **ue* avant d'aboutir à *e* dans certains mots (p. 64-65)³³ ne convainc pas. Dans une partie des cas l'auteur en cherche la cause dans une «armonizzazione a distanza di -ŭ». Ainsi, pour *pémë* «fruit» (de lat. PŌMA) elle se voit contrainte de supposer que le changement s'est d'abord produit dans le sing. lat. PŌMU, forme dont il n'y a pas la moindre trace en albanais. Dans d'autres cas \bar{o} aurait coïncidé avec \bar{o} et aurait subi «la dittongazione di Ō in sillaba aperta come nello spagnolo e nell'antico francese», par ex. *herë* «temps, fois» de HŌRA via *H(U)ERA³⁴. Mais en espagnol et en ancien français (comme dans toutes les langues romanes occidentales) cet \bar{o} est resté distinct de \bar{o} ³⁵ et n'a pas subi la diphtongaison en *-ue-* (cf. esp. *hora*). Il s'agit sans doute en albanais de l'évolution * $\bar{o} > e$ (à travers * \bar{o} ?) qu'on retrouve dans les mots

³² Ou vient-il plutôt de CŌŌPERTŪRA (cf. fr. *couverture*, esp. *cobertura*, it. *coperatura*)?

³³ Pour cette théorie, LANDI se réclame de MEYER - MEYER-LŪBKE (1904-06: 1046): «Il Meyer-Lübke ritenne, limitatamente alle voci *ndër* (HONŌRE), *tmër* (TIMŌRE), *pémë* (PŌMUM), *plep* (PLŌPUS), *nejë* (NŌDUS), *termék* (TERRAE MŌTUS), trattarsi di probabile dittongamento *ue* (attraverso *uo*)». Or, chez MEYER - MEYER-LŪBKE on lit à propos du vocalisme de ces mots: «Betontes lat. \bar{o} vor Kons. + Vokal ist wie altes ρ vermutlich über *ou* und *eu* zu *e* geworden»!

³⁴ Notons que contrairement à l'avis de l'auteur (p. 101) (et de PELEGRINI [PELLEGRINI] [1982: 101], qui y voit un net archaïsme) le *h-* de *herë* ne peut guère continuer le *h-* du latin, comme celui-ci avait complètement disparu en latin vulgaire. — Alb. *orë* «heure» (p. 63) sera plutôt d'origine italienne que latine (cf. MEYER 1891: 315; MEYER - MEYER-LŪBKE 1904-06: 1046 [ce dernier n'exclut pas non plus une origine grecque]), tandis que *Orë*, nom d'un être mythologique, qui est également retracé à un lat. HŌRA (p. 101), vient de gr. Ὥρα.

³⁵ Il serait d'ailleurs remarquable qu'en albanais cet \bar{o} secondaire aurait connu une évolution différente du \bar{o} originel.

hérités. Il faut dire aussi que nous ne comprenons pas très bien ce que fait le cas tout à fait différent de *detuór/detuár* «débiteur» (< DĚBITŌRE [sic]) parmi les exemples du traitement $\bar{o} > e$ ni comment l'auteur a pensé de faire venir *vesh* «oreille» à travers *UES de lat. ŌS «bouche» (cf. aussi p. 129 et 147)³⁶.

- Il est gratuit de supposer que lat. PALŪDE est passé par *PALŪDE avant d'aboutir à alb. *pýll* «forêt» (p. 69); d'autre part l'auteur aurait pu dire qu'il faut postuler une forme à métathèse PADŪLE, attestée aussi par le roumain (*pădure*) et d'autres zones périphériques de la Romania (cf. sarde *paule*).

- Le *-i-* dans alb. *qill* «ciel» (< CAELU) est un développement dialectal de *ie* (*qiell*; cf. p. 71) et ne présente donc pas un traitement différent de *ae* latin comme prétend l'auteur p. 72³⁷.

On a déjà vu que LANDI a tendance à opérer des distinctions inutiles dans sa discussion de l'évolution des sons latins en albanais. Passant maintenant à la deuxième partie du premier chapitre, qui traite de l'évolution du consonantisme des emprunts latins, nous voudrions signaler d'abord, comme particulièrement caractéristique de la méthode atomiste de l'auteur, le paragraphe où elle cherche à déterminer toute une série de conditions phonétiques dans lesquelles le *s-* initial du latin apparaît en albanais comme *sh-* (p. 95-96 et p. 105); les cas, assez nombreux (par ex. SORTE > *short* «sort»), qui échappent aux règles établies de cette façon, sont expliqués «per analogia», sans qu'il soit clair ce qu'il faut entendre par ce concept ici³⁸. Plus loin (p. 110), l'évolution *-s-* > *-sh-* à l'intérieur des mots est traitée de la même façon. Or, non seulement ces règles sont généralement phonétiquement invraisemblables³⁹, elles s'avèrent aussi parfaitement inutiles, puisque, dans les emprunts anciens, tout *s* du latin, dans n'importe quelle position dans le mot, est devenu *sh* en albanais (comme l'auteur le reconnaît d'ailleurs pour *-s-* + consonne [p. 119-120]). De même, des règles comme «CA- > *q-* per *influsso di -Rĭ-* della sillaba seguente» (par ex. «CĂRIĚ(S) > *qere*») et «CA- > *q-* per *influsso di nasali*» (par ex. «CĂNE > *qen*») (p. 98), sont tout à fait inadéquates, puisque la palatalisation *c-* > *q-* est évidemment due ici au *e* suivant.

³⁶ Sur ce dernier mot, qui doit continuer d'une façon ou autre le nom indo-européen de l'oreille, voir plutôt RASMUSSEN (1989: 73).

³⁷ *Griq* «Grec» (attesté chez Buzuku; retracé par l'auteur à un *GRAECIU impossible) ne présente pas non plus ce traitement; on peut présumer qu'il a un vocalisme métaphonique primitivement typique du pluriel (cf. aussi le *-q* final), ce qui n'étonne pas dans un ethnonyme.

³⁸ Le recours à l'analogie semble généralement être le dernier refuge de l'auteur pour expliquer les cas qui ne sont pas en accord avec les règles qu'elle a formulées.

³⁹ Que faut-il penser de règles telles que «-S- > *-sh-* per *influsso di -Ū finale*» (SANTOSU > *i shëndosh* «sain») ou «-S- > *-sh-* per *influsso di -AM finale*» (par ex. CAUSA > *kafshë* «animal») ?

Comme on le sait, en albanais, ainsi qu'en grec moderne, les occlusives sourdes se sont sonorisées après nasale⁴⁰. Or, cette règle générale, facile à formuler, on la chercherait en vain dans ce livre. Dans certains cas qui présentent cette évolution (comme *CHRISTĪ NĀTĀLIA, SANITĀTE, VOLUNTĀTE > g. *kërshndellë/Krishndellë* [sic] «Noël», *shëndët* «santé», *vullndët* «volonté»), l'auteur préfère parler de «-T- > -d- per dissimilazione» (p. 109)⁴¹. D'autre part, elle reconnaît bien une évolution -MP- > -mb- (p. 115), -NK- > -ng- (p. 117) et -NT- > -nd- (p. 116-117) et cite VOLUNTĀTE > *vullndët* parmi ses exemples⁴²! C'est évidemment -NK- > -ng- qu'on a dans CANTĪCU⁴³ > *kāng, këng* «chanson» et non «-CU- > -g- per dissimilazione» (p. 113)⁴⁴. À la même page, on est très étonné de voir l'auteur illustrer sa règle -GA- > -gë- avec des exemples comme PĀGĀNA > *i pëgërë* «impur, sale» (où le *ë* tosqe provient d'un *â* nasal) et RŪGA > *rrúgë* «rue» (ou le *ë* albanais commun est le résultat normal d'un *-ă* final).

Avant de conclure nos observations concernant le chapitre phonétique, relevons encore quelques cas où l'auteur s'est clairement trompée.

- Alb. *flámur/flamúr* «bannière, drapeau» ne présente pas, comme le croit l'auteur, le rhotacisme du *l* intervocalique, caractéristique du roumain⁴⁵ (mais inconnu de l'albanais!) (p. 111), mais une simple dissimilation, qui d'ailleurs s'est probablement produite avant l'introduction du mot en albanais; en effet, le mot vient du grec byzantin (cf. ÇABEJ 1962: 185), où l'on trouve φλάμμουρον à côté de φλάμμουλον, plutôt que directement d'un latin *FLAMMULU tout à fait hypothétique⁴⁶ (cette étymologie est mentionnée aussi p. 103, 135 et 139). Le *q* dans le mot *shqá* «Slave, Bulgare, Grec schismatique»⁴⁷ de SCLAVU remonte sans

⁴⁰ C'est ainsi qu'il faut comprendre MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1054): «Nach den Nasalen werden die Tenues, ausser im Auslaut, Mediae».

⁴¹ Même si cette explication par dissimilation était correcte, il serait inutile d'ajouter que «La sonorizzazione di -T- in -d- è della Romània occidentale», puisque les deux phénomènes ne sont pas comparables. On ne voit d'ailleurs pas comment un phénomène propre à la Roumanie occidentale pourrait avoir eu une influence sur l'albanais.

⁴² En même temps l'auteur admet la conservation des groupes -MP-, -NK-, -NT- comme tels en albanais. Mais dans tous les exemples qu'elle cite (comme GENTE > *gjint*, MENTE > *mënt*) il s'agit clairement de la désonorisation dialectale des consonnes finales (cf. ci-dessus, p. 428) (*témpull* «temple» [p. 115] doit être un emprunt tardif).

⁴³ Ou plutôt CANTĪCA. La forme de l'albanais littéraire est *këngë*; alb. *kāng, këng* que cite LANDI sont des formes où le *-ë* final, tombé dans la plupart des dialectes, n'est pas écrit.

⁴⁴ Dans *murg/murk* «moine» (< MŌNĀC(H)U) on aurait «-CU- > -g- per analogia». En réalité, on ne peut que constater que dans la forme albanaise commune **munëg* (supposée par le pluriel *munëgj* chez Buzuku; cf. ÇABEJ 1964: 45 [rés. fr. p. 54]) l'occlusive [k] s'est sonorisée (phénomène dont il y a d'autres exemples en syllabe atone).

⁴⁵ Cf. roum. *flamură*.

⁴⁶ Le mot grec doit venir de lat. *flammeolum* ou bien de *flammula* interprété comme un pluriel.

⁴⁷ À la p. 29 se trouve la faute d'impression *sqá*.

aucun doute à **kj* < **kl*' < **kl*; la forme de base *SKAVU proposée par l'auteur (p. 105) ne peut pas expliquer l'évolution phonétique en albanais⁴⁸ et serait elle-même inexplicable.

- Il est inexact de dire que «L'albanese *varkë* sf, «barca» < BARCA presenta una pronuncia neogreca per *v*- = B-». Il s'agit simplement d'un emprunt au grec moderne. De même, à propos de *SALVIELLA > *sherbëlë*, *shúrbelë* [*sic*] «sauge», où le -V- latin est représenté par -b-, l'auteur observe que «Si tratta di pronuncia neogreca» (p. 109). Mais comment le grec moderne, où l'ancien [b] est devenu [v], pourrait-il expliquer l'évolution inverse ici? De plus le mot est inconnu en grec! Comme le roumain aussi a un *b* dans *salbie* «sauge», il est bien plus probable — comme le pensent aussi MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1054)⁴⁹ — qu'il s'agit du changement -*lv*-, -*rv*- > -*lb*-, -*rb*- en latin impérial⁵⁰ (cf. encore *korb* «corbeau» de *CORBU pour lat. cl. *corvus*). Pour l'explication du -*r*-, la remarque selon laquelle «La *l* apicale non velarizzata è resa con *r* nel logudorese» (p. 115) n'est pas pertinente, comme il s'agit d'une dissimilation⁵¹.

La reconstruction *SKAVU mentionnée ci-dessus est un exemple typique de la tendance générale chez l'auteur de retracer directement à des prototypes latins toutes les formes de l'albanais actuel, sans tenir compte des remaniements morphologiques qui peuvent s'être produits au cours de l'histoire de la langue albanaise elle-même. Ainsi, afin de pouvoir expliquer des variantes dialectales d'un même mot, l'auteur n'hésite pas à postuler plusieurs formes de base parallèles et à reconstruire des étymons latins tout à fait arbitraires, par ex. lat. SĀLĪCE (> *shëlq* «saule») et *SĀLĪCU (> *shëlq*) (p. 45)⁵²; SĀTURNĪ *DĪĀ (> *shtunë* «samedi») et SĀTURNĪ DĪĒ(S) (> *shtun(d)e*) (p. 46 n. 107, p. 85, 96, 134, 149, 159), SOCIU (> *shoq*) (p. 95; mais p. 112 on trouve *SŌCĪU) et *SŌCU (> *shok*) (p. 96; mais p. 139 on lit *SŌCU!); pareillement, *termet*, *tërmet* «tremblement de terre» est correctement expliqué par TERRAE MŌTU (p. 64 et 159), tandis que pour *termék*, qui n'est probablement qu'une altération secondaire de *termet*, due à une

⁴⁸ L'explication par «prevelarizzazione di CA- in *q* analogica (per influusso di -*u*?)» est en l'air.

⁴⁹ «-RV- -LV- werden -rb- -lb- wie im Rumänischen».

⁵⁰ Voir NIEDERMANN (1953: 110-111); LEUMANN (1977: 139).

⁵¹ Curieusement, l'auteur a bien reconnu cette dissimilation dans GALGULU > *gárgull* «étourneau» cité juste avant.

⁵² Cf. «L'albanese *shëlq*, a causa della presenza della velare, presuppone una base latina SĀLĪCU». Mais le latin n'a connu que SALICE dont *shelq* est le réflexe régulier; *shelk* peut être analogique du pluriel *shelq* d'après les cas où sg. -*k* correspond à pl. -*q* (cette explication, qui vaut également pour *shok* vs *shoq*, est connue depuis longtemps et se trouve e.a. déjà chez MEYER - MEYER-LÜBKE 1904-06). Le *e* de *shelk* n'est pas dû au -*ü* du prétendu *SALICU comme le pense LANDI, mais au -*i*- intérieur de SALICE (cf. *qelq* «coupe» de CALICE). Remarquons encore que la forme de la langue littéraire moderne est *shelg*.

étymologie populaire⁵³, elle songe à une autre source (p. 64 n. 7⁵⁴). De même, point n'est besoin d'une reconstruction artificielle *VERITÁTA (p. 33, 39 et 145) pour expliquer alb. *vërtetë* «vérité», ni d'un curieux *GRANDA pour expliquer alb. *rëndë* «lourde» (p. 47 et 48)⁵⁵, ni d'un *LAUDA gratuit pour rendre compte de alb. *laft, lavdë* «éloge» (p. 73), ni d'un *INSÛLU impossible⁵⁶ comme source de alb. *ishull* «île» (p. 117, 135, 137) (à côté de INSÛLA > *ishullë*, p. 135) etc., comme toutes ces formes albanaises sont susceptibles d'une explication analogique.

Dans certains cas on souhaiterait que l'auteur fût entrée en discussion avec des opinions divergentes. Par ex., quand elle signale que ÇABEJ n'admet pas l'étymologie latine pour *nder* «honneur» et *tmerr* «crainte» (p. 65 n. 14 et 15), elle ne fait aucun effort pour réfuter les arguments du savant albanais.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la partie morphologique du livre. LANDI y admet qu'avec les mots latins l'albanais a emprunté massivement des désinences flexionnelles, par ex. des marques du pluriel. Or, nous ne pouvons guère imaginer qu'avec chaque substantif latin l'albanais aurait en même temps emprunté la formation du pluriel, que donc par ex. à côté de lat. *amicus* (d'où alb. *mik* «ami») le pluriel *amicī* aurait été emprunté séparément pour aboutir à alb. *miq*. De toute façon, les pluriels comme g. *nîpën(a)*, *mbretni*, *shpirtna*, t. *shpirt(ë)ra* ne contiennent pas de suffixe -ONA, expliqué comme «ONE + A» (p. 149) ou «Ó-ÓNA analogico ad Ó-ÓNE» (p. 152), mais sont des vestiges d'anciens thèmes en *-en⁵⁷. L'auteur prend également en considération l'ancienne hypothèse de Gustav MEYER selon laquelle l'optatif *këndofsha* continue le subjonctif plqpf. latin CANTAVÍSSEM [*sic!*] (p. 155). Si cela se confirmait, le jugement bien connu de Holger PEDERSEN selon lequel l'influence latine sur la morphologie albanaise est «gleich Null» serait à corriger. Mais il faut dire que l'hypothèse de MEYER est fort peu vraisemblable, ne fût-ce que pour des raisons phonétiques: en effet, le -v-intervocalique de *cantavíssem* aurait dû disparaître en albanais, tandis

⁵³ Peut-être appuyée par une tendance dissimilatrice.

⁵⁴ «Dal lat. TERRA sf, + il verbo albanese *mékem* «venir meno»», explication répétée p. 159.

⁵⁵ L'explication de *rënd* «lourd» par *grandis* est du reste fort douteuse parce que le groupe initial *gr-* du latin s'est normalement maintenu en albanais (cf. p. 103).

⁵⁶ L'auteur semble penser à l'explication étymologique antique de *insula* par un adjectif **insulus* (comparable à son avis à *sēdulus* [p. 117 n. 31]!).

⁵⁷ Cela est vrai aussi de la désinence -*ëra* que l'auteur fait remonter à lat. -ORA «per analogia ai nomi della III declinazione in -US -ORIS» (p. 142), mais qui n'est que la variante toscane (avec rhotacisme) de -*ëna*. Selon DESNICKAJA (1976: 26) cette désinence s'explique par une réanalyse de -*ëna* (= -*ën-* + désinence -*a*) dans les anciens thèmes en -*n-*.

que le *-i-* accentué aurait dû être conservé et aurait probablement donné *-e-*; d'ailleurs la forme du latin parlé était certainement *cantassem*, seule forme continuée dans les langues romanes⁵⁸.

On peut présumer que dans le dernier chapitre, «Lessicologia», l'auteur a voulu donner quelques exemples de suffixes et de procédés de composition nominale latins qui, à travers les mots d'emprunt, sont passés en albanais. De cette façon, il aurait été possible d'illustrer l'influence du latin sur la formation des mots en albanais. Mais en réalité, on ne trouve ici qu'une énumération de mots qui étaient des dérivés ou des composés en latin, mais qui ne sont plus analysables comme tels en albanais (par ex. FĚBRUĀRIU > g. *fru*, t. *frúar/fruer* «février», OBLĀTA > *mblatë* «hostie», TERRAE MÖTU > *tërmet/termët* «tremblement de terre»). Par conséquent, ce chapitre manque complètement son but. Il n'est pas sans erreurs non plus. Ainsi, le mot *qilër* (aussi *qilar*) «cave» n'a rien à faire ici, puisque ce n'est qu'un emprunt indirect au latin CELLARIU; en effet, les Albanais ont emprunté ce terme aux Turcs (*kiler*, *kilâr*), qui l'ont à leur tour du grec κελλάριον (cf. ÇABEJ 1962: 196; BORETZKY 1976: 109)⁵⁹. Et que penser de «P(ŌMU CŌ)TŌNEU > *ftúa*» (cf. aussi p. 142, 143 et 145)? Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'opinion généralement admise selon laquelle le mot albanais pour «coing» provient du simple CŌTŌNEU, forme elliptique pour *mālum cotōneum*. La base **ptōneu* de P(ŌMUM CŌ)TŌNEUM, proposée p. 120-121(avec n. 40), est en tout cas impossible du point de vue phonétique.

À la p. 158 est donnée une liste de mots en *-i*, curieusement sans aucun commentaire, où sont rassemblés des cas aussi divers que e.a. *qelí* «cellule», qui ne vient pas de lat. CELLA, mais de gr. médiéval et moderne κελί(v), *qershí* (et non «*qersí*») «cerisier» de gr. κερασιά ou κερασία (cf. ÇABEJ 1962: 183), *shtëpí* «maison», qui n'est pas un dérivé de HOSPITE «hôte», mais doit remonter d'une façon ou autre à HOSPITIU (cf. gr. byz. ὀσπίτιον, gr. mod. σπίτι), *mullí* «moulin», qui ne contient pas de suffixe *-i* (le *-i* final est évidemment l'aboutissement du suffixe *-inu* de MOLINU⁶⁰), *fqini* «voisin», qui est la forme déterminée de g. *fqi* (< VĪCĪNU), *lavdí* «gloire», qui apparemment n'est autre que *lavd* + le suffixe *-i* qui forme des noms abstraits.

⁵⁸ Déjà à l'époque de Cicéron (cf. *Brutus* 157) des formes comme *iūdicāvisse* n'apparaient plus à la langue parlée.

⁵⁹ De même, *kallám* «roseau» ne peut guère venir de CALĀMU, à cause de l'accent; selon MEYER (1891: 169) il vient de gr. mod. καλάμι, tandis que *kallem* vient de turc *kalem* (cf. aussi BORETZKY 1976: 73). D'autre part, MEYER - MEYER-LÜBKE (1904-06: 1047) mentionnent un *kalēm* «Rohr», qui, lui, peut effectivement être d'origine latine.

⁶⁰ Ce mot, que l'auteur considère comme latin médiéval (cf. aussi p. 88), existait déjà en latin tardif.

Finalement, il y a l'appendice dans lequel l'auteur discute les mots d'origine latine dans un vocabulaire italien-albanais de 1710. On n'ose pas croire que l'auteur pense sérieusement que la finale *-uum* qu'y présentent les infinitifs reflète la désinence *-um* du supin latin⁶¹. C'est quand même en ce sens qu'il semble falloir comprendre la phrase suivante (p. 176 [= LANDI 1989: 122]): «CANT(ĀT)UM > *me cantuum* «cantare» [...] nella desinenza *-uum* si potrebbe individuare il supino latino in *-um*». L'auteur ne semble donc pas se demander ce qui serait arrivé au segment accentué *-āt-* de la forme latine ni comment le *-m* final, qui avait généralement disparu en latin vulgaire, se serait maintenu ici. On est tout aussi surpris de lire, à la même page, «NŪ(RU)S (nom.) > *nussa* «sposa»»; en réalité, ce mot (*nuse* dans la langue littéraire moderne) vient probablement de lat. NUPTIAE «noces» (malgré la différence de sens)⁶².

On pourrait sans peine allonger la liste des observations critiques. Mais il faut bien s'arrêter. Si, dans ce qui précède, nous avons insisté sur beaucoup de choses qui semblent élémentaires, c'était pour mettre en garde le lecteur non spécialisé contre certaines explications de l'auteur. Malheureusement, force nous est de conclure que l'ouvrage ne représente pas vraiment un progrès par rapport au traitement de MEYER et MEYER-LÜBKE au début de ce siècle; en tout cas, il doit être lu avec un esprit très critique, parce qu'il contient, outre un assez grand nombre d'erreurs manifestes, de nombreuses interprétations douteuses ou hautement contestables. On aurait en outre souhaité un peu plus de cohérence et d'acribie dans la citation des mots albanais et plus de rigueur dans l'exposition des faits.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOREZKY, Norbert. 1976. *Der türkische Einfluß auf das Albanische*. Teil II: *Wörterbuch der albanischen Turzismen (Albanische Forschungen, Band 12)*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- BUCHHOLZ, Oda - FIEDLER, Wilhelm. 1987. *Albanische Grammatik*. Leipzig: VEB Verlag Enzyklopädie.
- ÇABEJ, Eqrem. 1962. «Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen». *Revue [roumaine] de linguistique* 7. 161-199.
- . 1964. «Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe XIV». *Studime filologjike* 18 (1)/3. 15-54.
- . 1965. «Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe XVI». *Studime filologjike* 19 (2)/1. 3-45.

⁶¹ En fait, il s'agit d'une formation participiale guègue.

⁶² Cf. istrien *nuse* «noces» (communication de Pierre SWIGGERS); inversement roum. *nuntă* «noces» semble venir de lat. *nupta* «épouse».

- . 1987. *Studime etimologjike në fushë të shqipës* III. Tirana: Akademia e Shkencave e RPS të Shqipërisë.
- DEMIRAJ, Bardhyl. 1993. «Eine diachronische Untersuchung des /y/-Phonems im Albanischen». *HS* 106. 93-114.
- DESNICKAJA, A[gnija] V. 1976. «Kategorija sobiratel'nosti i kategorija massy v istorii grammatičeskogo stroja albanskogo jazyka». In: A[gnija] V. DESNICKAJA (red.), *Grammatičeskij stroj balkanskich jazykov. Issledovanija po semantike jazykovych form*, 5-104. Leningrad: Nauka.
- DI GIOVINE, Paolo. 1988. «Su una presunta particolarità dei prestiti greco-antichi in albanese». *Studi e saggi linguistici* 51 (N.S. 28). 147-175.
- HAARMANN, Harald. 1972. *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*. Hamburg: Busche.
- HAMP, Eric P. 1961. «Albanian *pishk* «fish»». *KZ* 77. 256-257.
- KLINGENSCHMITT, Gert. 1981. «Albanisch und Urindogermanisch». *MSS* 40. 93-131.
- . 1992. «Die lateinische Nominalflexion». In: Oswald PANAGL - Thomas KRISCH (Hrsg.), *Latein und Indogermanisch. Akten des Kolloquiums der Indogermanischen Gesellschaft*, Salzburg, 23. - 26. September 1986, 89-135. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- . 1993. «Das albanische als Glied der indogermanischen Sprachfamilie». Communication faite au Pedersen-Kolloquium, Copenhague, 26-28 mars 1993.
- LANDI, Addolorata. 1989. «Nuovi elementi latini nella lingua albanese». *HS* 102. 120-126.
- . 1993. «A proposito di alcuni latinismi in albanese». *IF* 98. 200-218.
- LEUMANN, Manu. 1977². *Lateinische Grammatik I: Lateinische Laut- und Formenlehre*. Munich: Beck.
- MEYER, Gustav. 1891. *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*. Strasbourg: Trübner. [Réimpr. Leipzig: Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik, 1982.]
- MEYER - MEYER-LÜBKE 1904-06 = MEYER-LÜBKE, Wilhelm. 1904-06. «Die lateinischen Elemente im Albanesischen von Gustav MEYER, neubearbeitet von W. MEYER-LÜBKE». In: Gustav GRÖBER (Hrsg.), *Grundriss der romanischen Philologie*, Band I, 1038-1057. Strasbourg: Trübner.
- NIEDERMANN, Max. 1953. *Précis de phonétique historique du latin*. Quatrième édition revue et augmentée. Paris: Klincksieck.
- PELEGRINI, Xhovani Batista [PELEGRINI, Gian Battista]. 1982. «Disa vëzhgime mbi elementin latin të shqipës» [«Quelques observations sur l'élément latin de l'albanais»]. *Studime filologjike* 36 (19)/3. 85-102.
- RASMUSSEN, Jens Elmegård. 1989. *Studien zur Morphophonemik der indogermanischen Grundsprache*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- SALA, Marius. 1976. *Contributions à la phonétique historique du roumain*. Paris: Klincksieck.
- THUMB, Albert. 1909. «Altgriechische Elemente im Albanesischen». *IF* 26. 1-20.